

## Laval théologique et philosophique



Olivier DUCHARME, Pierre-Alexandre FRADET, *Une vie sans bon sens. Regard philosophique sur Pierre Perrault*. Préface de Jean-Daniel Lafond. Québec, Éditions Nota Bene (coll. « Philosophie continentale »), 2016, 210 p.

François Arsenault

Volume 72, Number 2, June 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1039304ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1039304ar>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

Faculté de théologie et de sciences religieuses, Université Laval

### ISSN

0023-9054 (print)

1703-8804 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this review

Arsenault, F. (2016). Review of [Olivier DUCHARME, Pierre-Alexandre FRADET, *Une vie sans bon sens. Regard philosophique sur Pierre Perrault*. Préface de Jean-Daniel Lafond. Québec, Éditions Nota Bene (coll. « Philosophie continentale »), 2016, 210 p.] *Laval théologique et philosophique*, 72(2), 362–363. <https://doi.org/10.7202/1039304ar>

Olivier DUCHARME, Pierre-Alexandre FRADET, **Une vie sans bon sens. Regard philosophique sur Pierre Perrault**. Préface de Jean-Daniel Lafond. Québec, Éditions Nota Bene (coll. « Philosophie continentale »), 2016, 210 p.

Il n'existe, du moins en apparence, aucune affinité entre le documentariste québécois Pierre Perrault et la pensée philosophique. Perrault fut très critique à l'égard de la philosophie ; il la croyait, entre autres, incapable d'exprimer adéquatement la vérité qui émane de la parole d'un peuple. Dans leur ouvrage intitulé *Une vie sans bon sens. Regard philosophique sur Pierre Perrault*, les auteurs Pierre-Alexandre Fradet et Olivier Ducharme relèvent un défi ambitieux : montrer qu'il est possible d'établir un dialogue entre l'œuvre perraultienne et la philosophie. Pour y arriver, des auteurs tels Friedrich Nietzsche, Michel Henry et Pierre Bourdieu seront convoqués. Selon Fradet et Ducharme, le cinéma de Perrault et la pensée de ces auteurs convergent sur la question de la vie.

Dans la première partie de l'ouvrage, Fradet et Ducharme mettent en relief l'idée selon laquelle le concept de vie parvient à s'accorder, chez Nietzsche et Perrault, lorsqu'on le traite sous l'angle du devenir. Dans l'optique nietzschéenne, le devenir est lié à l'une des principales tâches auxquelles doit se vouer le philosophe : désamorcer la croyance voulant que le réel soit fondé ontologiquement. Une fois dépouillé de cette croyance en des catégories fixes et éternelles, le réel est perçu comme fourmillant de possibilités inouïes. Conscient du caractère incoercible du réel, l'homme n'oriente plus son devenir en fonction d'un modèle que lui imposerait, par exemple, sa société ; ainsi, plutôt que de devenir le reflet des autres, il se crée à sa propre image. Il devient alors qui il est. À partir de ces quelques remarques sur le devenir chez Nietzsche, il est possible, selon les auteurs, de tisser des liens avec le cinéma de Perrault. Tout d'abord, Perrault insiste sur le potentiel émancipateur de la mémoire. Lorsqu'il réactualise des traditions quasi oubliées, son objectif n'est pas de promouvoir un retour à des pratiques du passé, mais d'enrichir le présent de nouvelles possibilités d'existence. La mémoire ne doit pas servir à préserver le présent dans les formes du passé, mais bien à éclaircir le présent de nouvelles possibilités. L'importance accordée au devenir est également observable, chez Perrault, dans la critique qu'il adresse au cinéma de fiction. Il reproche notamment à la fiction d'obstruer le devenir en subsumant les comédiens sous des types d'existence réifiés. En effet, « ces comédiens refusent de forger leur propre personnalité et de devenir qui ils sont, dans la mesure où ils agissent en fonction d'attitudes et de manières prédécoupées, jugées immuables et transmises par la société [...] » (p. 63). Le documentaire perraultien, beaucoup plus souple dans sa forme, laisse aux participants le loisir de devenir qui ils sont. Enfin, le devenir est mis de l'avant par Perrault sur la question de la culture vernaculaire et, plus particulièrement, sur la question du rapport entre le créateur et la société. Selon le cinéaste, le créateur doit libérer la société de ses habitudes sclérosantes en lui permettant d'élargir le cercle de ses expériences. Le créateur doit donc inciter la société à se transformer.

Dans la deuxième partie de l'ouvrage, Fradet et Ducharme se concentrent sur le second versant de la notion de vie, c'est-à-dire l'actualisation. Il sera question, cette fois, de rapprocher l'œuvre perraultienne de la pensée de Michel Henry et de Pierre Bourdieu. Selon Henry, la tâche de la phénoménologie est de décrire l'affectivité, soit le rapport charnel qui fonde notre accès au monde. Tandis que la phénoménologie henryenne circonscrit les conditions de possibilité de notre accès au monde par le biais de l'écriture théorique, l'œuvre de Perrault, soulignent les auteurs, « fait voir comment le rapport à la vie peut s'incarner à travers la parole et l'écrit » (p. 139). Le cinéma de Perrault prolonge donc la pensée de Henry en ce qu'elle montre comment, dans la pratique, nous nous engageons dans le monde. Il appert, selon Fradet et Ducharme, que le rapport au monde capté par la lentille de Perrault accorde une importance décisive à la connaissance qui relève du corps ; ce faisant, il est possible de rapprocher l'intérêt que voue Perrault pour la connaissance du corps et le

concept d'habitus que l'on retrouve chez Bourdieu. L'habitus est la condition de possibilité d'une communauté donnée, sa manière de vivre qui s'actualise au moyen de l'action de ses membres. Le corps, déterminé par l'habitus de sa communauté, doit donc exécuter une série d'activités dont la finalité consiste, en retour, à pérenniser cet habitus dans l'espace et dans le temps. La question de la pérennité de l'habitus traverse l'œuvre de Perrault ; son cinéma, comme le constatent Fradet et Ducharme, s'interroge sur la passation intergénérationnelle de l'habitus et les raisons menant à son possible déclin. Plus spécifiquement, Perrault s'intéresse au rôle qu'occupe la parole dans l'expression et la conservation de l'habitus d'une communauté.

Il est à noter, enfin, que l'ouvrage *Une vie sans bon sens. Regard philosophique sur Pierre Perrault* est rédigé dans une langue soucieuse de rendre accessible au grand public les différentes philosophies évoquées. Il est donc possible de le lire sans connaître, au préalable, la pensée de Nietzsche, Henry ou Bourdieu. Il ne faut toutefois pas croire que les auteurs s'en tiennent à des lieux communs ; bien au contraire, la force de l'œuvre réside justement dans sa capacité à concilier la profondeur de la philosophie et la limpidité du langage ordinaire.

François ARSENAULT  
Université de Montréal

Christian GODIN, **La démoralisation. La morale et la crise**. Ceyzérieu, Éditions Champ Vallon (coll. « L'esprit libre »), 2015, 278 p.

Avec *La démoralisation*, Christian Godin entend analyser le spectre large de la crise profonde que traverse aujourd'hui la civilisation dans son ensemble. Essai thérapeutique donc, et d'abord diagnostique, évitant autant que possible la spéculation sur les causes au profit d'un examen chirurgical des faits dans toutes leurs variétés. Le sous-titre, *La morale et la crise*, entend précisément situer ce qui constitue pour lui le point nodal de cette crise globale : la perte du sens moral, d'où découlerait la perte du sens tout court. La démoralisation porte ainsi le double sens passif de la dépression critique généralisée, et actif de la suppression volontaire et organisée de tout enracinement moral des sociétés. La thèse ici soutenue consiste donc, en bonne logique, à montrer que la *passion*, que tout un chacun peut observer sous la forme d'une sorte de pathologie générale des sociétés modernes, trouve son origine et son explication dans l'*action*, celle de la destruction délibérée des principes moraux censés fonder la vie en société. La conséquence est nette et sans appel : « Pour la première fois dans l'Histoire, l'homme ne se reconnaît plus dans son propre monde » (p. 265). Cette perte résulte de la reconfiguration intégrale de ce monde par l'exclusion progressive de tout principe moral, constat qui ouvre l'essai : « Désormais, il n'y a plus d'autorité morale. L'expression même est devenue suspecte » (p. 7).

Si les causes apparentes de ce phénomène d'immoralisme grandissant paraissent bien connues, sous les noms d'individualisme, de matérialisme, d'utilitarisme, ou encore de pragmatisme, ces facteurs n'expliquent finalement pas grand-chose du phénomène lui-même, étant « des signes aussi bien et même plus que des causes » (p. 8). Le creuset du monde contemporain est bien plutôt l'ensemble des valeurs, utilité, nouveauté, vitesse, efficacité, etc., véhiculées et matérialisées par la techno-économie mondialisée. Ces valeurs techno-économiques étant par essence « directement antinomiques avec la morale » (p. 8), il s'agit donc d'analyser cette antinomie fondamentale dans l'ensemble des sphères de l'existence. Cette analyse est développée en quatre temps.

La première partie s'attache au vernis philosophique de l'immoralisme, qui consiste essentiellement à substituer l'éthique à la morale. L'archétype de cette substitution est donné par l'éthique spinoziste, dont la visée propre est précisément « de rendre toute morale impossible » (p. 17).